

Le système de vie des usagers de drogues dures

Approche d'Ethno-Sociologie comprehensive

Patricia BOUHNIK¹

RESUMO: Este artigo pretende analisar as formas como os consumidores urbanos de drogas duras se envolvem num «sistema de vida» que lhes é próprio, tentando descortinar as teias de relações que nelas se tecem, as formas de interdependência que as marcam e o carácter frágil e ambivalente dos laços que levam o toxicodependente a fazer do confronto com os riscos um exercício quotidiano. Para conseguir compreender este tipo de lógicas foi necessário conhecer as circunstâncias que possibilitam tais modos de vida. A metodologia utilizada, designada de etno - sociologia comprehensiva, permitiu discernir melhor a ligação entre as formas de envolvimento do investigador - necessárias - e um objecto de estudo que escapa por completo a uma interpretação clássica.

Résumé: Ce texte se propose d'analyser les modes d'implication des usagers de drogues dures en milieu urbain dans un "système de vie" qui leur soit propre en approchant les relations qui s'y nouent, les formes d'interdépendance qui les marquent, le caractère fragile et ambivalent des liens conduisant à faire de la confrontation aux risques un exercice quotidien. Pour comprendre ces logiques, il a fallu approcher les conditions qui rendent tels modes de vie possibles. Une méthodologie, qualifiée d'ethno-sociologie compréhensive, nous a permis de mieux saisir le lien entre les formes nécessaires d'engagement du chercheur et un objet qui se dérobe à l'interprétation classique.

Abstract: This article's aim is to analyse the ways heavy drugs urban users involve themselves in a self «life style», trying to identify the relationships that are laced in them, the ways of interdependence that mark them and the weak and ambivalent character of the laces that induce drug addicts to make of confrontation with risks a daily exercise. To understand this type of logic it was necessary to know the circumstances that make such ways of life possible. The used methodology, so called comprehensive ethno-sociology, allowed to understand better the connection between ways of researcher involvement - that are necessary - and the study object that overlooks a classic interpretation.

Les analyses sur lesquelles s'appuie cette intervention s'étalent sur plus de dix années de travail dans les quartiers d'habitat social et une maison d'arrêt de la région parisienne: au départ il s'agissait de recherches sur les problématiques sociales de la jeunesse en milieu défavorisé qui se sont ensuite centrées sur les usagers masculins de drogues dures (trajectoires, modes de vie, prison). Ces travaux étaient centrés sur l'analyse des modes de vie, des situations et positions sociales et de la manière dont les personnes étaient conduites à réfléchir leur histoire et leur condition. Cette orientation m'a conduite à explorer plus particulièrement la manière

dont les usagers de drogues appréhendaient le monde, à rechercher quels étaient les ressorts de leurs pratiques et de leurs émotions, ainsi que de reconstituer leur style de vie au quotidien. Ce travail s'est, dans l'ensemble, effectué à partir d'entretiens et de discussions informelles, d'observations et de suivis des personnes in situ, mais surtout d'un engagement particulier dans leur direction qui s'est avéré être une condition de possibilité décisive dans la gestion des relations. Les modes traditionnels d'investigation et de compréhension sont très vite apparus incompatibles avec l'approche d'un monde social se dérochant en permanence pour ne laisser appa-

raître que des ombres en forme de stigmates . Je présenterai ici les principales thèses qui ressortent de ce travail en introduisant à leurs incidences sur le plan méthodologique.

La Traversée du Miroir - Le Terrain comme engagement

Il m'est apparu au fil des travaux de terrain, qu'il y a des populations, des situations, des problèmes qui ne sont pas abordables autrement que par une implication forte. Certaines personnes se trouvent dans une telle distance à l'égard des institutions (non qu'ils ne les rencontrent pas, mes les deux mondes sont devenus étranges l'un à l'autre), dans une telle différence, le tout lié à un immense rejet /stigmatisation de la part de la société environnante, qu'elles ne peuvent naturellement livrer grand chose de leur histoire: ni au travers de ce qu'ils nous renvoient comme image avec leur apparence extérieure, encore moins sur le plan des ressorts de leur existence et de leurs pratiques.

L'approche ethnographique a l'habitude de traiter de cette étrangeté, mais là se surajoute le fait que nous sommes des acteurs de la stigmatisation et que leurs pratiques sont réprimées par la loi. Il est nécessaire alors de travailler à la fois sur l'objectivation de leurs cadres de référence et à la subjectivation de leur mode d'être. En entrant dans leur histoire, en devenant un interlocuteur positif, en se situant davantage dans "l'expérience partagée" il est devenu possible d'aborder avec eux les "compétences" qu'ils doivent déployer pour tenir leur condition . Ce qui se découvre alors peut venir bouleverser l'état des connaissances, changer les hypothèses que l'on peut avoir sur les pratiques toxicomaniaques. Cela doit valoir, semble-t-il pour beaucoup d'autres situations qui, habituellement, se dérobaient à l'observation ou à l'enquête directe: diverses catégories de personnes en extrême difficulté, diverses situations de souffrance et tous les domaines de pratiques non reconnues, stigmatisées .

Ce type d'engagement sur le terrain ne se contente pas de nous faire "entrer" dans les réalités, mais il aide à transformer les situations dans un sens dynamique. Cette position nous met en situation de pouvoir participer à des déplacements: la seule parole qui se délivre, représente une révolution; ils n'avaient pas souvent

parlé; le fait de constituer un "support d'expression", constitue à lui seul une expérimentation, une expérience qui pose problème. Qu'en faisons nous? Peut-on en rester au stade du "recueil" des informations qui nous intéressaient, puis laisser les gens "en l'état"? Alors même que les faits d'expression ont révélé des difficultés. Les personnes se vivent comme "liées", et se sentent susceptibles de vivre quelque chose de différent, d'autre - non pas avec nous, mais dans le travail d'intégration de cette expérience d'interaction.

Si s'engager, signifie que l'on franchisse le seuil des apparences et des écrans qui fixent les positions sociales, il ne faut pas s'imaginer que nous pouvons pour autant entrer dans leur monde. Si nous sommes quelquefois conduits à passer d'une rive à l'autre (de notre réalité sociale vécue à celle vécue par les autres), c'est pour créer cet espace minimum de communication qui fait qu'une relation sera possible. Nous participons à un mouvement, à un voyage mais nous ne perdons pas notre place, ni notre billet retour, sauf si l'histoire qui s'engage nous entraîne à quitter définitivement l'ancienne rive. En dehors de cette extrémité (cf la limite atteinte par J. Favrez-Saada), l'avancée que nous réalisons en nous engageant plus avant sur le territoire de l'autre va nous permettre de comprendre, d'entendre, de participer à des fractions de sa vie.

Il ne s'agit pas vraiment de "participer", clandestinement, comme si de rien n'était, à une pratique ou à un milieu, mais plutôt de réaliser les conditions d'un engagement qui soient vraiment susceptibles de nous apprendre quelque chose (sur nous comme sur les autres). La recherche participative peut fonctionner comme une nouvelle manière de se défiler vis à vis des "sujets" étudiés. La distance est déportée, intériorisée alors que par ailleurs on continue à donner le change, à faire "comme si". "Je participe, mais je n'existe pas dans cette histoire!" En réalité, si je m'engage j'entre dans une histoire avec les risques que cela suppose: si je veux conserver ma place tout en travaillant à créer une incursion réelle, il me faut effectuer en un va et vient permanent entre les deux positions. C'est cet écart qui m'apprend quelque chose et qui fait réagir et s'exprimer les personnes dans les interactions.

Mais la question porte aussi sur la manière dont on peut franchir le pas. Il n'y a pas selon moi de clé pour

ouvrir ou même entrouvrir une porte. La forcer serait également suicidaire. Il y a tout un ensemble d'interactions qui vont produire (ou non) les conditions de l'échange. Il faut de l'aspérité: donner prise pour avoir prise, c'est cela qui rend possible l'échange. Il est nécessaire de prendre en compte que les particularités des terrains induisent un sens différent pour l'engagement qui ne va pas produire pas les mêmes effets; il n'y a évidemment pas de recette miracle, ni de bonnes ou de mauvaises pratiques de terrain. Par contre, une définition à trouver à chaque fois, du sens de l'engagement rapporté à des problématiques particulières.

La fragilité de certaines situations, le caractère illicite de certaines pratiques, le champ du "sensible" ne peuvent pas être analysés sous le même angle ni sous la même forme.

Dès que nous abordons les pratiques illicites, par exemple, nous sommes amenés à trouver un angle d'accroche, de compréhension, d'analyse qui nous mette en prise avec les dispositions des personnes et les conditions de réalisation de leurs pratiques. L'immersion peut se jouer à plusieurs niveaux et n'est pas toujours sans poser problèmes. C'est à la fois suivre les personnes dans leur démarche, leur quotidien, affronter et se confronter en permanence à de nouveaux visages qui vous perçoivent comme suspect. C'est négocier sa place au sein du "système", ne pas déroger à un certain nombre de règles et en accepter d'autres: ne pas chercher à extorquer de l'information, se taire ou parler quand il faut, redéfinir à nouvel espace de temporalité. Etre une femme peut susciter d'emblée un sentiment de proximité, ou au contraire rejet, rarement produire de la violence (une fois en dix ans).

Notre présence dans tous les cas de figures, peut participer à modifier, bouleverser les faits, les gestes, les ordonnancements relationnels, mais en même temps elle nous les aiguise parce que nous entrons dans le champ du sensible. Les pratiques illicites sont fragiles, peuvent déboucher sur de la violence: elles vibrent à la moindre incursion. Dans ces conditions l'engagement sur leur terrain, avec une implication libre (qui ne signifie pas partager toutes ces pratiques, quelquefois bien au contraire) revient à créer quelque chose qui n'est pas encore de la connaissance, mais la condition d'une inter-connaissance.

Le "je" peut dans ce contexte très vite devenir un "nous", et il nous faudra trouver un moyen à chaque

fois de retourner à ce "je" pour ne pas se perdre de l'autre côté de la rive et de se repositionner en permanence par rapport au choix problématique.

Le travail terrain n'implique pas toujours une seule manière "d'être avec". Il existe également des situations où la personne en situation d'entretien (en prison, dans la rue, dans des structures de soins, Hôpital,...) peut s'exprimer autrement, prendre le temps, être en présence du sociologue, sans que celui-ci soit perçu comme un "récepteur d'informations". L'expérience montre au contraire que même dans des situations plus "officialisées" les personnes s'engagent de manière différente.

Un bouleversement de contexte

L'ouverture, puis le développement, d'un espace pour les pratiques toxicomaniaques dans les banlieues et quartiers populaires ont à voir avec la conjonction qui s'est opérée en une quinzaine d'années entre des processus de précarisation massive sur le plan de l'accès à l'emploi des nouvelles générations et la carence des systèmes traditionnels d'encadrement (éducation, socialisation) dans leur capacité à prendre en compte ce nouveau contexte. Les drogues ont pris une place significative dans la vie des quartiers des grandes villes à partir de la fin des années 70, période où ces zones urbaines ont connu un processus de précarisation de masse (au milieu des années 80 un jeune sur deux sortant des circuits scolaires ne trouvait pas de travail). L'économie informelle a alors connu un développement très important avec une entrée en force des trafics tournant autour des drogues. La consommation de drogues illicites, associée avec la participation aux réseaux d'échange et de trafics, est alors devenue un acte possible dans un espace social qui s'était en partie décalé pour tous ceux qui se trouvaient en panne d'insertion.

Le phénomène ne provient donc pas de la multiplication spontanée d'engagements individuels ou du passage à l'acte de personnes connaissant des troubles mentaux ou une fragilité constitutive. Ce qui, avant tout, se trouve en cause, c'est une transformation profonde des conditions de vie urbaine et des cadres de socialisation pour les jeunes de milieux populaires confrontés à la précarisation.

A partir des années 80, le développement des circuits de vente va s'opérer par ramification, de proche en proche,

les engagements dans les activités de trafic et de consommation progressant au cœur des réseaux de sociabilité, pour finir par changer radicalement les conditions d'accès aux produits (démocratisation, décentralisation) et à l'argent (illusion de la possibilité de gagner très vite beaucoup d'argent en s'engageant dans le système). Des milliers d'adolescents vont ainsi entrer dans des systèmes d'interdépendance qui feront pour eux office de "lien social".

Il ressort de cette première thèse qu'il n'est pas possible d'appréhender les questions de toxicomanie dans le contexte des banlieues comme s'il s'agissait d'une multiplication de situations et de vulnérabilités individuelles. Chaque histoire, chaque trajectoire doit être rapportée, pour être comprise à l'ensemble de facteurs participant à définir les cadres sociaux collectifs qui vont porter et faciliter les apprentissages et échanges qui président aux premières activités dans la sphère des toxicomanies.

Conditions d'engagement des personnes et d'emprise du système

L'engagement progressif de nombreuses individualités dans les activités liées aux drogues semble résulter d'une tension, allant en s'accroissant, entre des pôles de socialisation (famille, école) qui n'ont fait que s'affaiblir (perte conjointe des effets d'éducation, d'autorité et de protection) et se raidir (production permanente de contre-effets, de réactions), et l'émergence et l'accessibilité de pôles d'attraction tournant autour des activités déviantes. Le pouvoir attractif de ces dernières tient dans leur capacité à porter et proposer d'autres modèles de liens et d'activités pour tous ceux qui se sentent "déliés" des attaches qui régulaient jusque là leurs conduites. Les prises de risque accentuées, la possibilité d'user de produits s'y présentent comme des régulateurs de stress et des amortisseurs de la souffrance sociale. Cette modalité sociale d'emprise sur les personnes, que j'ai plus particulièrement étudiée pour ce qui est des drogues dures, est perceptible à partir de l'analyse des trajectoires des personnes: un certain nombre de constantes peuvent être mises à jour quant aux séquences d'événements conduisant à se décaler, à éviter les logiques de stigmatisation et de dévalorisation, pour finir par trouver un semblant d'équilibre autour des conduites à risques et des

sociabilités déviantes. Les problèmes d'identité se trouvent au cœur de ces déplacements: avec de multiples perturbations dans les logiques de filiation; les problèmes rencontrés par les jeunes issus de l'immigration se trouvent ici dans une position centrale avec le croisement entre une problématique identitaire compliquée par la discrimination raciale et les processus de précarisation. L'affaiblissement des liens familiaux et des bases communautaires, associée à l'extrême précarité des offres d'insertion dans les milieux de vie ordinaire ont laissé le champ libre à cette logique d'attraction qui contient une extraordinaire capacité à se nourrir de tous les événements de vie déstabilisant les personnes (décès, conflits avec les institutions, incarcération, accidents, séparations, rejets, violences, tensions familiales..).

Dans chaque trajectoire individuelle, on peut vérifier comment, dans la majorité des situations, il y a manifestation de réponses immédiates de ce que l'on peut appeler la "zone des pratiques toxicomaniaques", c'est à dire du système déjà installé de relations d'échanges, de réseaux de soutien et de consommation et de voies d'apprentissage pour les conduites à risque qui compose (sans qu'il y ait de plan organisé, de hiérarchies ou de pratiques de racolage) le monde social tournant autour des drogues illicites.

La force de ce système, sur le plan de l'emprise qu'il va très vite avoir sur les individus, c'est donc qu'il propose des alternatives immédiates (accéder à un produit, à la possibilité d'entrer dans un réseau, de gagner de l'argent,..) mais aussi globales: il donne en effet l'impression qu'il est susceptible de répondre aux perturbations intimes (désarroi, souffrances) en même temps qu'à la sensation de relégation sociale (dévalorisation, marquage). Le "il" n'est ici qu'un artifice d'exposition: chacun a la sensation de s'engager librement dans un monde d'opportunités; la seule contrainte étant celle de l'illégalité de la plupart des pratiques qui fonctionnent ici comme un passage initiatique.

Cette deuxième proposition, sur le plan de la recherche, comme sur celui de l'engagement d'actions susceptibles d'agir sur les processus en question (prévention, réduction des risques), a plusieurs incidences. La première, c'est que les pratiques, tant sur le terrain des petits trafics que sur celui des premiers actes de consommation, méritent d'être analysées dans une problématique du glisse-

ment: glissement depuis des bases défaillantes vers la recherche d'un équivalent, tant pour ce qui est des besoins individuels (identité, liens affectifs, sens donné à sa vie) que sociaux (reconnaissance d'autrui, sentiment d'utilité sociale). Les équivalents sont généralement multiples et insuffisants: on ne remplace pas facilement les destructions ou perturbations affectives; c'est ce qui rend encore plus attrayant les mondes intégrant l'accès à des produits pouvant modifier les états de conscience.

La compréhension de ces entreprises de compensation ou de substitution peut aider à mieux cibler le travail de contact et d'aide avec ces personnes. On s'aperçoit alors très vite qu'individuellement les personnes sont très largement disposées à d'autres modalités de déplacement de leurs investissements, mais que le contexte social, économique et collectif les conduit tout naturellement vers le monde des activités gravitant autour des drogues, le seul véritablement présent sur le terrain de leurs conditions de vie, avec des opportunités visibles.

Inter-dépendances

L'engagement prolongé au sein de cette sphère, avec les conduites que cela suppose - une sociabilité qui tend à devenir "déviant", c'est à dire à se démarquer des réseaux et styles de sociabilité des jeunes de leur âge qui n'y sont pas entrés; à laquelle s'ajoute la consommation régulière de drogues dures illicites - induit pour la personne l'entrée dans des logiques d'interdépendance qui vont devenir de plus en plus marquées. Si le système de vie qui en résulte permet de "tenir" la condition d'usager intensif de drogue, c'est à dire à assurer l'ordinaire d'une journée de consommation - trouver l'argent, assurer l'accès aux produits recherchés, consommer, le tout avec un minimum de protections à prendre; le cycle pouvant être répété plusieurs fois dans la journée - il finit aussi par "attacher" la personne à autre chose qu'à son produit de prédilection. Les liens sont multiples: liens de dépendance économique et relationnelle; relations de plaisir et de souffrance; liens de protection et prises de risques; source de vie et jeu avec la mort ... Tout s'entremêle pour faire "monde" et rendre extrêmement difficiles (à imaginer comme à pratiquer) les possibilités de "sortie".

Consommer des drogues illicites, quand les quantités deviennent relativement importantes, n'est possible dans

le temps qu'à condition d'entrer dans un véritable système de vie, c'est à dire d'organiser la plus grande partie de sa vie autour des transactions, échanges et conduites de consommation. Ce mode de vie fait système, dans le sens où tous les éléments de cette manière de vivre interagissent avec une certaine cohérence, quel que soit le territoire ou l'impact de la répression. On retrouve ainsi, la plupart du temps, les facteurs suivants: des logiques d'apprentissage (il faut se "qualifier" sur chacun des segments de l'activité); la participation aux logiques économiques de survie avec la petite revente de proximité qui suppose que l'on entraîne en permanence dans le système de nouvelles personnes pour assurer ses propres ressources; la participation aux différentes formes de délinquance de proximité, avec les mécanismes d'endettement auprès des vendeurs et les contreparties que cela suppose (rendre des services, trouver des clients, rester client ..); les prises de risques et interpellations successives qui marquent très vite l'entrée dans une carrière d'usager (difficultés très vite à faire "autre chose", qu'à recommencer le cycle et apprendre à mieux ruser avec la répression).

L'inscription dans un tel système reste individuellement instable: elle est soumise aux fluctuations de la répression, du déplacement des zones de trafic, de l'impact des prises de risques (effet du sida et des hépatites), mais les conditions ayant présidé à l'engagement de départ ne changeant que très faiblement dans le cadre social des quartiers populaires, celui-ci va avoir tendance à se confirmer ou à se reconstituer pour ceux qui se seraient temporairement éloignés. C'est le cas des personnes sortant de prison, ou celui de celles ayant tenté un sevrage, désirant s'en sortir ou poussés par des proches, qui reprennent très vite leurs habitudes face à l'absence d'alternatives.

Ce système, comme le système social dominant, reste toujours traversé par des logiques de domination et des inégalités. Sur un quartier, seuls deux à trois personnes gagnent véritablement de l'argent avec la possibilité de mettre de côté et d'investir; la majorité bricole au jour le jour. Ceux qui ont réussi à stabiliser une position de petit revendeur peuvent s'en sortir pendant le temps où ils réussiront à conserver ou à renouveler une petite clientèle; tous les autres vont "galérer" pour trouver l'argent, prendre des risques dans l'urgence (avec de grandes chances d'être pris), ponctionner leurs proches et s'endetter chez les uns et les autres, en particulier

auprès des dealers, avec tous les risques supplémentaires que cela comporte.

Le système participe donc largement à la production de pauvreté, de marginalisation et d'exclusion. Il ne constitue pas une croissance économique "profitant" globalement d'une rente liée à l'interdiction des produits. Il se trouve traversé par des luttes de domination, des concurrences et des logiques de contrôle. La majorité de ceux qui, à un moment donné, ont pu gagner beaucoup d'argent se retrouvent, après quelques années, prisonniers à nouveau du système, à la quête de l'argent qui leur permettra d'acheter leur dose et de survivre.

Cette lecture, qui revient à retrouver le jeu des rapports sociaux au sein du monde des usagers de drogues (interdépendances, luttes au sein du système) avec, de plus, de multiples interférences avec les logiques de domination du "droit commun", suppose que les recherches ne globalisent pas trop vite. Certains travaux ont en effet tendance à considérer le monde des toxicomanies d'une manière homogène à partir du moment où il se retrouve derrière la ligne de la transgression de la loi. Il semble alors important de s'attacher à reconstituer les relations d'échange, à repositionner les personnes dans le système des interactions, à rechercher les différents registres de communication dans lesquels ils sont engagés pour comprendre ce qui constitue leur situation. Ce qui vaut dans le monde social ordinaire vaut dans le monde des drogues illicites.

De nouvelles compétences

La participation à ces systèmes n'est possible qu'au prix du développement de compétences particulières qui se trouvent rarement prises en compte par les politiques de prévention. En effet, les personnes concernées par l'usage de produits toxiques, sont conduites au travers de leurs différentes phases d'apprentissage (acquisition et développement de savoir-faire licites ou illicites), de la constitution et de l'entretien de leurs liens de sociabilité, de leurs pratiques d'appropriation d'espaces et de confrontation au marché, à développer des capacités propres, qui leur permettent de se mobiliser en permanence et de gérer à minima (du moins pendant une partie de leur participation au système) un certain nombre de conditions requises par leur pratique d'usagers de drogues: négocia-

tion, échanges, sécurité, réduction des risques... Ces compétences ont évolué au fil des années et des expériences de confrontation aux différents risques; elles sont souvent lacunaires, mais fonctionnent malgré tout comme telles, c'est à dire comme des savoir-faire permettant de faciliter le bon déroulement de leurs pratiques quotidiennes d'approvisionnement et de consommation. Comme dans d'autres sphères sociales, il y a dans ces trajectoires des glissements, des dégradations d'attention et de maîtrise qui conduisent à des prises de risques supplémentaires. Elles sont manifestement plus fortes qu'ailleurs, du fait des conditions particulières créées par la précarité et le caractère illicite de leur activité. C'est ce qui explique qu'il est difficile de faire entrer ce public dans des groupes organisés qui seraient censés assurer collectivement la bonne gestion de leurs prises de risques. Si cette orientation (autosupport) fonctionne assez bien pour ceux qui sont issus des classes moyennes, quand il s'agit des classes populaires les choses vont moins de soi: non pas qu'il y ait moins de compétence, mais celle-ci se trouve en grande partie consacrée à assurer le traitement des problèmes de survie quotidienne, avec des aléas permanents et une vulnérabilité accentuée à l'égard de la répression qui, de surcroît, est plus importante à leur égard.

L'abord des conduites à risques sur les registres des compétences et des habiletés change fortement le regard que l'on peut porter sur les usagers de drogues; il ne s'agit pas pourtant d'être dupe de l'accentuation des prises de risques qui peut conduire à de la destruction de compétences; mais la compréhension de l'un permet de comprendre l'autre, sans psychologiser. Nous ne sommes généralement pas, dans ces cas là, devant des pulsions de mort, mais le plus souvent face à des processus de destruction de ressources sur lesquels les personnes n'ont plus prise. La prévention dans ces cas là reste possible, mais suppose une mobilisation de moyens appropriés.

La prise en compte des différents facteurs présentés rapidement dans ce texte se fondent sur une même base de transformation de la représentation des usagers de drogue: aussi bien la représentation du "toxico" malade, délinquant par la force des choses, et incapable de contrôler ses prises de risque (base de référence des politiques menées en France depuis des années sous couvert de la loi de 1970); que la représentation d'un "toxico" malade qui fonctionnerait hors de toute détermination

sociale et qui serait susceptible de réguler sa toxicomanie dans des protocoles appropriés (modèle en vigueur dans certaines conceptions de la substitution).

Ces types extrêmes masquent la multiplicité des situations d'engagement et de vie avec les drogues et empêche que des actions de soutien, respectueuses des personnes, puissent toucher les personnes sur le bon registre qui est celui de leurs conditions de vie. Sur ce point, les travaux ethnologiques et sociologiques, menés en collaboration avec les associations et les structures de soins, peuvent constituer une base de référence utile pour aider les interventions à s'articuler de manière efficace avec les usagers de drogues.

Méthodologies

Pour récapituler sur les implications méthodologiques d'une telle problématique, je pointerai plusieurs orientations mises en œuvre dans ces recherches:

1) le travail de proximité, proche de l'ethnologie, qui consiste à partager l'espace et les temporalités de vie des personnes est à la base de tout: ce n'est que par ce biais que le système de vie va se dévoiler. Le regard extérieur permet de saisir des éléments partiels de ce système (tel aspect du trafic ou des modes de consommation);

l'approche par les cadres institutionnels (centres de soins, prison) fournit de son côté des informations sur un versant de leur vie et pour des sous-catégories particulières. La connaissance du développement des usages au sein des cadres de vie habituels en milieu urbain, touche beaucoup de personnes qui ne se reconnaissent pas comme malades tout en étant engagées dans un cycle d'interpellation et d'incarcération. Pour réaliser ce travail de proximité, il a été nécessaire de consacrer un temps important à l'acclimatation et à l'insertion dans le milieu. Cela a signifié que j'ai été conduite à partager des temps de vie, à échanger sur leurs préoccupations du moment et à simplement sans pour autant tromper les personnes sur ma véritable identité (approche ethno-sociologique). L'établissement puis la consolidation des liens ont été facilités par une position explicite consistant avant tout à la compréhension de leur monde et pas seulement de tel ou tel aspect problématique de leur vie.

2) La seconde position méthodologique a trait à l'analyse des trajectoires: les toxicomanies ne sont plus ici considérées dans leur état présent, ni même du point de vue des facteurs qui pourraient en être la cause. Nous avons ainsi travaillé en tentant de reconstruire les processus dans lesquels les personnes se sont trouvées et se trouvent engagées. ■

NOTAS

(1) Maître de Conférences, Département de Sociologie, Université de Nantes. Chemin de la Censive du Tertre BP 1025 44036 Nantes Cedex 01.France

(2) Cf. Agar (1994) et F.-R. Ingold (1994) utilisant l'ethnologie dans cette optique compréhensive, condition d'une présence sur le terrain qui ne soit pas incongrue ou suspecte, tout en produisant des données utilisables pour les actions de prévention et/ou l'amélioration de la connaissance des pratiques (également Wiebel, 1988).

(3) P. Bourgois (1992) semble travailler dans une telle optique dans son approche des usagers de crack.

(4) Cf O. Schwartz (1990)

(5) Cf J. Favrez Saada ()

(6) Cf. P. Adler (1985, 1992)

(7) Un travail équivalent pour les usagers sociaux du cannabis en banlieue a été effectué par Sylvain Aquatias et al. (1997)

(8) Nos deux principales recherches l'ont largement démontré : P. Bouhnik (1994) et P. Bouhnik, S. Touzé, (1996).

(9) On sort plus facilement, après un périple individuel, de l'emprise d'un produit que de l'emprise d'un style de vie et d'un monde social ; ce point permet de relativiser certaines conclusions de la recherche du GRASS (R. Castel et al. 1998)

B I B L I O G R A P H I E

- ADLER PATRICIA A., "Carrières de trafiquants et réintégration sociale aux Etats-Unis", dans A. Ehrenberg, P. Mignon, Drogues politique et société, Editions Descartes, 1992, pp.258-273, - *Wheeling and dealing: an ethnography of an upper-level drug dealing and smuggling community*, New York, Columbia University Press, 1985
- AGAR M., "Le rôle de l'ethnographie", Agora, n° 31, 1994
- AQUATIAS S. AVEC N. MURARD, H. KHEDIM ET K. GUENFOUD, *L'usage dur des drogues douces*, GRASS-IRESCO, 1997
- BOUHNİK P., *Le monde social des usagers de drogues dures en milieu urbain défavorisé*, Thèse de doctorat, Université Paris VIII, 1994
- BOUHNİK P., S. TOUZÉ, *Sida, héroïne, prison*, RESSCOM-ANRS, 1996.
- BOUHNİK P. (1996). *Consommateurs d'héroïne en milieu urbain défavorisé*, Communications, n° 62.
- BOUHNİK P. ET M. JOUBERT (1992). "Économie des pratiques toxicomaniaques et lien social", *Dépendance*, n° 3, vol IV.
- BOURGOIS PHILIPPE, "Une nuit dans une shooting gallery", *Enquête sur le commerce de la drogue à East Harlem*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°94, septembre 1992, pp.59-78 - "Homeless in El Barrio. La vie d'un dealer portoricain de Harlem", Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°93, juin 1992, pp.59-68
- CASTEL R. EN COLLABORATION AVEC M. BENARD-PELLEN, C. BONNEMAIN, N. BOULLENGER, A. COPPEL, G. LECLERC, A. OGIEN, M. WEINBERGER, (1998), *Les sorties de la toxicomanie*, Editions Universitaires Fribourg, Suisse
- INGOLD F.-R. (1994). IREP, *Méthode et histoire, Apport des sciences de l'homme et de la société à la compréhension des drogues et des substances psychoactives*, MESR-DGLDT.
- SANCHEZ-JANKOWSKI M., *Islands in the Street: Gangs in Urban American Society, Berkeley et Los Angeles*, University of California Press, 1991
- SCHWARTZ O., *Le monde privé des ouvriers, Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990
- TARRIUS A. *Fin de siècle incertaine à Perpignan : drogues, pauvreté, communautés d'étrangers, jeunes sans emplois, et renouveau des civilités dans une ville moyenne française*. Toulouse, CIREJED, 1996
- WIEBEL W., "Combining ethnographic and epidemiologic methods in targeted AIDS interventions: the Chicago model", dans R. Battjes, R. Pciens (eds) *Needle Sharing Among Intravenous Drug Abusers*, Washington, NIDA Research Monograph, 1988.